



HAL
open science

Sport et éducation

Bernard Jolibert

► **To cite this version:**

Bernard Jolibert. Sport et éducation. Gilles Ferréol. Égalité ; mixité, intégration par le sport, EME éditions, 2016. hal-02486476

HAL Id: hal-02486476

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02486476>

Submitted on 21 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SPORT ET ÉDUCATION

Bernard JOLIBERT¹

Si chacun s'accorde sur une définition opératoire de l'éducation depuis que Durkheim en a cerné les principes sociologiques essentiels : action d'êtres humains adultes sur d'autres êtres humains pas encore mûrs pour la vie sociale, destinée à faire acquérir à ces derniers des traits intellectuels, physiques et moraux considérés comme souhaitables en fonction du milieu spécial auquel ils sont destinés mais aussi de la société politique dans son ensemble (Durkheim, 1977, p. 51), il est plus délicat de trouver un accord sur la notion de « sport ». Sa définition est tiraillée entre deux tentations. Soit partir de tout ce que l'opinion désigne par ce terme pour tenter d'en abstraire plusieurs traits communs qui composeront une définition. On risque alors d'amalgamer éducation physique, gymnastique, exercices corporels, hygiène, etc. Soit s'appuyer sur une définition préconçue sans se soucier des activités diverses que ce terme connote et on ne revient qu'ensuite au champ de l'expérience au risque que de ne plus rien découvrir qui rentre sous la rubrique sportive.

Il va de soi qu'aucune de ces démarches n'est satisfaisante. Dans le premier cas on a de fortes chances d'englober dans l'idée de pratiques dites « sportives » des activités qui n'ont rien à voir avec le sport. Les manières courantes de parler, souvent métaphoriques ou imagées, ne sont pas toujours objectivement justifiées. On finit par voir du sport partout, surtout là où il n'y en a nulle trace (la politique, la cuisine, l'économie, l'industrie, voire l'amour : tout devient « sportif »). Dans le second, on décide arbitrairement si telle conduite est ou non sportive sans souci des disciplines auxquelles le terme renvoie, au risque de passer à côté de pratiques qui mériteraient qu'on les inclue dans l'ensemble des activités sportives. On se trouve donc tiraillé entre une approche en extension et une approche en compréhension, l'une renvoyant inévitablement à l'autre dans une sorte de cercle. Comment en sortir ?

.
. .

Le plus sage dans ce cas est de partir de l'histoire du sport, singulièrement celle de ses interactions avec l'éducation. Telle est par exemple la démarche prudente de Jacques Ulmann qui en renvoie à l'histoire du sport lorsque cette difficulté de définition se présente à lui (Ulmann, 1993, p. 160). Le rapprochement entre les deux domaines apparaîtra alors plus clairement. Encore faut-il se montrer mesuré en ne parlant pas trop vite de sport à propos de la gymnastique des Grecs, des jeux romains du cirque ou des joutes du Moyen Âge, et rester attentif aux transformations que le mot fut appelé à subir durant la période moderne.

I. LA GYMNASTIQUE, LES JEUX ET L'ÉDUCATION.

Contrairement à ce que l'on peut penser, l'idée que les activités physiques, dites « sportives » de manière très générale et imprécise, puissent jouer un rôle éducatif essentiel n'est pas une idée récente. Avant d'en venir au sport lui-même et afin de comprendre comment il a évolué vers ce que nous connaissons aujourd'hui, il faut peut-être commencer par approcher ce que fut la gymnastique dans le monde grec. Elle comprend l'ensemble des techniques regroupant

¹« Sport et éducation », in « *Égalité ; mixité, intégration par le sport* » sous la dir. de Gilles Ferréol, Louvain-la-Neuve, EME, 2016, p.80-92.

les exercices physiques (*gymnastiké*) qui correspondent aux sept disciplines préparant à l'un de ses usages principaux, l'usage militaire : la course à pied, la lutte, le lancer de javelot, le lancement du disque, le saut en longueur, le pugilat (une sorte de boxe) et le pancrace (apparenté à la lutte). Les autres usages dont se soucient les Grecs sont d'ordre médical (la santé), esthétique (la beauté), mais aussi moral (le courage). Ce quadruple souci se justifie à leurs yeux par une exigence de perfection globale : il s'agit d'assurer aux hommes libres l'accomplissement le plus achevé de leur essence (*arété*), laquelle suppose leur épanouissement complet, intellect et corps unis dans un même ensemble indissociable. Ces exercices comprennent en priorité des exercices individuels. Cependant, chacun ne peut se perfectionner réellement qu'à la condition de se mesurer aux autres lors de confrontations réglées. D'où l'idée essentielle d'affrontement, de combat, de défi que l'on regroupe sous le terme d'*agon*. Ces exercices compétitifs sont, aux yeux des Grecs, d'excellents moyens d'entraînement. On appelle d'ailleurs *agonès*, les grands concours durant lesquels s'affrontent des athlètes venus de tous les coins de la Grèce.

Pour eux, ce que nous nommons improprement « jeux antiques » ne relève pas du simple divertissement. L'expression « jeux olympiques » est impropre. Le terme jeu, ou *païdia*, est réservé exclusivement aux enfants. En revanche, les Olympiades, comme les autres concours qui voient s'affronter à Olympie, à Delphes ou à Corinthe les athlètes les plus réputés du monde connu sont désignés comme des *agonès*. Ce sont des épreuves, dans tous les sens du terme, qui conservent leur destination guerrière. Leur issue est parfois meurtrière. Les athlètes ne sont pas là pour le plaisir mais pour livrer une bataille à laquelle ils se sont longuement préparés. Quant aux spectateurs, ils vivent dans l'angoisse car la victoire ou la défaite prend pour eux un sens religieux. L'issue de la confrontation leur révèle les dispositions des Dieux à l'égard de leur Cité. S'ils gagnent, c'est le signe que les Dieux leur seront favorables. Dans le cas contraire, ils peuvent s'attendre au pire. Si les activités physiques préparatoires qui les caractérisent sont pratiquées dans les gymnases ou les stades sous une forme moins violente, il ne faut jamais perdre de vue que ces activités ont une mission éducative globale. Comment les vertus de courage, de tempérance, de prudence, trois des quatre vertus principales de l'éthique antique, ne seraient-elles pas sollicitées dans les stades ou dans les gymnases ? Corps et âmes réunies en un tout harmonieux, la finalité éducative des activités physiques apparaît clairement, même si on ne peut parler proprement de sport au sens moderne, comme on va le voir plus loin.

Rien à voir avec ce que les Latins héritent des Étrusques (Thuillier, 1985, p. 700). Les « jeux du cirque », appelés « *ludi* » en latin, vont mobiliser des moyens considérables. Ici, on se trouve au pur spectacle car la présence du public est un aspect essentiel du déroulement de la cérémonie. À l'action sérieuse des joueurs qui se déchirent dans l'arène répond l'excitation des spectateurs qui tirent un plaisir plus ou moins trouble des chasses, combats d'hommes et d'animaux, courses de chars, duels de gladiateurs, batailles navales que proposent de véritables organisateurs de spectacles sanglants (Grimal, 1960, p. 296). Il ne s'agit plus ici d'*agon* à des fins militaires extérieures. L'intention est prioritairement de politique intérieure. Il faut au peuple « *du pain et des jeux* ». L'urgence est de maintenir la plèbe urbaine dans les lisières d'une passivité relative. Il y va de la paix sociale. On passe alors des cirques traditionnels hérités des Étrusques, trop étroits, aux vastes amphithéâtres, tel celui du Colisée (80 après J. C.), où le public avide de sensations fortes se plaît à voir des hommes jetés aux bêtes. Peut-on ici parler d'éducation ? Il s'agit de satisfaire momentanément des instincts de violence qui ne demandent qu'à s'épanouir dans des villes devenues trop peuplées. Contenir le peuple est une nécessité politique. S'il ne faut pas voir là un projet éducatif explicite, il reste cependant que les *ludi* servent à former indirectement les spectateurs à des choix sociaux qui sont autant de choix politiques et moraux.

Même si les *agonès* ne sont pas des jeux et si ce qu'on appelle les « *jeux* » du cirque finissent par se réduire à la réjouissance immédiate des spectateurs, il reste que l'idée de spectacle romain (*ludus*) jointe à celle de compétition grecque commence à orienter l'activité physique vers deux éléments qui deviendront plus tard constitutifs de ce que l'on nomme aujourd'hui le sport, la compétition entre les participants, individuels ou regroupés en équipes, et le spectacle offert au public avide de divertissements.

Avec le Moyen Âge, on passe du *ludus* au *jocus*. Les jeux païens du cirque sont condamnés au nom de la morale chrétienne. Ils tombent progressivement en discrédit. Le fait de « jouer » (*jocare*) renvoie alors à tout comportement qui permet d'échapper à la banalité ou à l'ennui du quotidien. Par suite, le jeu (*jocus*) s'insère dans l'ensemble de la vie sociale comme ce qui invite au divertissement. Les joutes, tournois, fêtes religieuses, les spectacles de trouvères ou de troubadours, les jongleurs, les montreurs d'ours parcourent les campagnes, les villes et les châteaux. Sur le parvis des églises et des cathédrales, on monte des pièces qui sont autant de drames liturgiques destinés à instruire et à éduquer les fidèles. On retrouve ici sous une forme explicite l'intention d'apprendre et d'enseigner par le biais du divertissement et du plaisir. Si, au Moyen Âge, l'éducation institutionnelle fait peu de place au jeu, le *jocus* en revanche invite à des fêtes qui sont autant d'occasion de s'instruire physiquement et intellectuellement. Les tournois montrent un art de combattre respectueux de règles précises dont le code est à l'image d'une élite qui se donne pour modèle, phénomène de classe que l'on retrouvera à la racine du sport au XIX^e siècle. L'éducation religieuse passe par l'image et le jeu comme le montre un théâtre mystique qui s'adresse à une population analphabète. Le sport héritera de ce souci de se retrouver pour un temps en dehors d'une banalité quotidienne, le plus souvent ennuyeuse et répétitive. Il invite à distinguer un temps festif d'un temps de la banalité et du labeur, un espace ludique d'un espace professionnel.

C'est dans ce contexte que le terme *desport* (parfois *disport*) apparaît au XII^e siècle. Il désigne alors un simple amusement, un divertissement. On est encore loin du sport compétitif tel que nous l'entendons aujourd'hui. Pourtant s'y dessine déjà le plaisir des participants, le délassement des corps dans une lutte réglée et le respect de normes de bonne conduite. On ne se « *déporte* » (divertit) pas n'importe comment. L'adversaire, lorsqu'il y en a un, n'est plus considéré comme un ennemi à détruire mais comme quelqu'un qu'il faut dépasser suivant des règles communément acceptées.

Il est clair que le souci éducatif, direct ou indirect, implicite ou explicite, institutionnel ou indépendant, est déjà présent dans toutes ces activités. Ce sont des normes morales qui s'imposent à travers les comportements des athlètes en compétition, y compris dans les jeux les plus violents comme la soule, ancêtre possible du Rugby. Avec l'apparition du sport tel que nous le connaissons aujourd'hui, la normativité de l'activité subsiste. Elle change cependant de forme et, par suite, de nature. À la normativité externe s'ajoute une normativité interne, à la compétition relative limitée à la présence sur le stade se substitue l'idée de record absolu, valable à l'échelle mondiale. À l'utilité immédiate pédagogique, morale ou politique, s'adjoint la valorisation utilitariste de la compétition, outil quasi naturel de sélection sociale. L'obsession du chronomètre, du geste technique, des biosciences, va entraîner un durcissement. Chaque sport se replie sur ses exigences propres, à la limite incompréhensibles aux non spécialistes.

Examinons de plus près les caractéristiques de cette évolution. Ce sont elles qui permettent de comprendre ce qui fait désormais l'originalité du sport par rapport aux activités physiques antérieures dont nous venons de rappeler rapidement les principaux modèles.

II. LE SPORT.

Avec le *sport*, qui apparaît au milieu du XIX^e siècle, singulièrement en Angleterre, on retrouve l'exigence de ces normes régulatrices, mais cette fois de manière interne. Comme le rappelle justement Jacques Ulmann, « *il ne suffit pas de pratiquer des exercices physiques, fût-ce sous la forme de compétition ludique pour faire du sport* » (Ulmann, 1977, p. 322). Il ne suffit pas non plus qu'il y ait des règles à respecter ou que l'on se trouve en situation de plein air comme on le note parfois un peu hâtivement. Les élèves qui se mesurent les uns aux autres dans une cour de récréation se détendent, s'aèrent, se distraient. Ils ne font pas du sport. L'originalité des pratiques modernes dites sportives réside ailleurs. Singulièrement dans le fait qu'elles comprennent des jeux de compétitions qui secrètent leurs propres principes moraux. C'est de lui-même que le sport finit par tenir ses exigences. Sans doute est-ce là son originalité première et ce qui fait la rupture avec les pratiques antérieures du corps que nous venons de parcourir un peu rapidement. L'éducation morale (hygiène, guerre, esthétique) ne vient pas se surajouter aux pratiques sportives, comme c'était le cas aux époques précédentes, ce sont ces pratiques qui secrètent leurs normes de manière interne.

Quels sont les signes de cette autonomisation des pratiques sportives ? Tout d'abord, à partir du milieu du XX^e siècle, la simple confrontation traditionnelle entre individus ou entre équipes sur le terrain ou le stade, se voit dépassée par celle de record absolu. La compétition moderne insiste sur le dépassement, non seulement des concurrents actuels, mais des résultats passés. La prouesse ne réside plus simplement dans la victoire factuelle, mais dans le « haut fait » qui consiste à dépasser tout ce qui s'est produit auparavant. Il semble que ce soit le sport britannique qui soit responsable de ce glissement. Dans la Grèce ou à Rome, on gardait certes le souvenir des vainqueurs mais on ne cherchait pas à comparer les exploits de ces derniers entre eux. Avec l'apparition du sport moderne, il faut se mesurer aux autres à l'échelle du temps et de l'espace. Désormais, l'émulation est aussi entre les vainqueurs actuels et les vainqueurs du passé.

Il est clair que ce souci qui consiste à comparer des performances éloignées dans le temps et l'espace suppose une autre représentation philosophique de l'humain que celle de l'Antiquité ou du Moyen Âge. L'homme n'est plus pensé sur fond de nature statique, mais sur fond de progrès. L'avenir est ouvert, quoique relié au passé, et la volonté devient celle du perfectionnement continu de l'humanité elle-même. L'idéal sportif déborde du lieu et du temps où l'activité se déroule. Il s'agit, de record en record, d'aller toujours plus loin, de monter toujours plus haut, de faire toujours plus fort, le dernier acquis étant lui-même destiné à se voir dépassé rapidement. Au-delà de l'individu, c'est de l'espèce humaine que l'on mesure l'amélioration. Le monde du sport, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'est plus un monde statique, mais un monde en ascension constante. De plus, cet essor est posé comme indéfini. L'accroissement des résultats ne semble pas avoir de borne. Il ne suffit pas d'être le meilleur, il faut sans cesse améliorer ses performances dans un mouvement ascendant sans limites ni objectif autre que l'amélioration des performances.

Le souci actuel de la recherche du record repose sur l'idée que les aptitudes physiques humaines n'ont pas de limites. La compétition devient alors une lutte où on se trouve autant en confrontation avec soi-même qu'avec tous les autres, nos contemporains comme les hommes du passé. En sport aussi, on passe du monde clos qui fut celui de l'Antiquité et du Moyen Âge, au monde ouvert du progrès sans limites (Koyré, 1962). Il suffit d'écouter les commentaires d'épreuves sportives pour comprendre que l'univers des sports est devenu celui des comparaisons chiffrées et du culte indéfini de la performance. On est entré dans l'âge des records. Les comparaisons entre aujourd'hui et hier, voire avant-hier, se mesurent au centième de seconde. Les tables statistiques tiennent lieu de référence à deux chiffres après la virgule. Cela vaut dans les sports d'équipe comme dans les sports individuels. Les mesures comparées de capacité pulmonaire, les poids respectifs des mêlées au rugby, ont progressivement remplacé l'admiration naïve ou la simple participation affective. On est en droit de se

demander si les rencontres ne perdent pas de leur charme à force de se voir disséquées jusqu'à l'absurde (Pousse, 2001). Il est vrai que les performances humaines ne semblent pas avoir de limites : telle est la nouvelle foi dans le progrès indéfini du corps comme de l'esprit sur laquelle se fonde l'idéal sportif contemporain. On devine déjà où est le piège. Loin des finalités traditionnelles (force, santé, beauté), le sport produit sa propre morale en interne, celle de la performance à tout prix, au risque, précisément de la santé de ce corps qu'il est sensé développer. Il ne suffit pas de vaincre dans le stade, il faut tenter d'être le meilleur de manière absolue. On comprend aisément qu'un tel enjeu de compétition à outrance, joint à la question de l'argent et de l'image politique des athlètes, puisse entraîner certaines dérives qui font que le corps devient paradoxalement si mal traité qu'il est entraîné à plus ou moins court terme, vers sa propre destruction. Le goût du dépassement, du record et de l'exploit se renverse en destruction programmée de la santé comme on le voit clairement chez les rugbymen de l'hémisphère sud où les produits dopants sont manifestement responsables de maladies dégénératives et de décès précoces. La quantification systématique des performances conduit athlète et spectateur à voir dans le gain d'un millième de seconde une réussite exceptionnelle, au détriment d'une culture physique vraiment « foncière » (Ulmann, 1977, p. 343).

La seconde originalité du sport moderne tient au fait que la pratique sportive repose sur l'idée que ce qui est utile à chacun est aussi utile à tous. Ici, ce n'est plus le progrès indéfini qui sert de fondement au sport, mais le lien qui se noue entre l'intérêt individuel et l'intérêt général. Loin de les opposer, à la manière traditionnelle, le sport les ferait se rencontrer dans un rapport de complémentarité essentiel. Le sport serait le lieu où se combinent étroitement l'intérêt personnel et l'intérêt du groupe. Singulièrement dans les sports d'équipe. D'où la vertu éminemment éducative que lui trouvent nos contemporains à la suite d'Arnold, l'inventeur du rugby. Au-delà de la discipline de soi, vertu morale individuelle par excellence, et des vertus de socialisation aussi anciennes que les jeux d'équipe, il se manifeste dans le sport tel qu'il apparaît dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une confiance totale utilitariste et libérale dans les vertus pacificatrices du sport. Arnold part du principe pédagogique qu'il faut laisser aux jeunes qui lui sont confiés la plus large autonomie. Ils découvriront par eux-mêmes que le jeu ne se maintient que dans la discipline et le respect des règles. Ils apprendront par là l'initiative, le respect du règlement, la maîtrise de soi et le courage, l'abnégation, la fraternité. Ils reconnaîtront enfin l'obligation de l'effort. Il ne s'agit pas d'asservir l'individu à l'équipe, mais d'assurer, au moyen de l'équipe, le développement personnel de chacun de ses membres. Une sorte d'entente spontanée doit naître de la confrontation et de la concurrence. Les intérêts particuliers ne s'opposent qu'un temps. Au travers du sport, ils finissent par se rejoindre pour peu que le libre jeu des lois naturelles ne soit pas entravé par une intervention autoritaire extérieure. En se mettant volontairement au service de son équipe, l'individu en retire un avantage physique et moral à plus ou moins long terme.

Il est alors clair que les intérêts individuels et l'intérêt général, loin de se combattre, semblent converger naturellement. C'est là le fondement de l'idéal olympique moderne. Au travers de l'apparent affrontement entre individus ou nations, au-delà de la concurrence entre les membres d'une équipe ou entre les équipes, tous poursuivent un intérêt commun : perfectionner des qualités physiques au travers d'un jeu au cours duquel l'affrontement est tempéré par l'existence de règles communes que tous reconnaissent. La concurrence naturelle est adoucie, tout aussi naturellement, par le respect.

Les procédés déloyaux, la tricherie, le non-respect des principes de jeu, dénaturent le sport dont l'issue est par essence ouverte. Un jeu dont le résultat serait donné d'avance n'est plus un jeu (Caillois, 1967, p. 43). Si le résultat est prédéterminé, à quoi bon jouer ? Johan Huizinga rappelle justement que le jeu est une activité « libre, séparée, incertaine,

improductive, réglée, fictive » (Caillois, 1967, pp. 42-43). Pour formels qu'ils puissent paraître, ces traits valent aussi pour les autres jeux, les jeux sportifs comme les autres, les sports intellectuels par exemple (Huizinga, 1951, p.141). La communauté des intérêts individuels qui constituent les rassemblements sportifs l'emporterait, par une sorte de nécessité naturelle, sur l'égoïsme individuel des participants. En jouant, le sportif poursuit la victoire certes, mais, au-delà, il vise des objectifs plus lointains et moins éphémères : le perfectionnement de ses capacités, l'amélioration de sa technique, le développement de son intelligence concrète ainsi que celle de ses qualités morales (Ulmann, 1993, p. 168). Comment ne pas voir dans cette complémentarité de l'individuel et du social, la marque profonde de l'utilitarisme libéral.

À partir du XX^e siècle, la réflexion sur le sport, dans sa dimension pratique elle-même, se voit envahie par une nouvelle référence philosophique qui signe la victoire du monde anglo-saxon sur les vieilles traditions grecques, romaines ou médiévales. La pensée convoquée pour justifier les pratiques sportives contemporaines devient la philosophie analytique telle qu'elle est enseignée dans les universités américaines au sein desquelles le sport tient une place essentielle. Il s'agit plus d'une tendance générale de la réflexion qu'une philosophie au sens de système traditionnel. On peut ramener cette tendance à quelques traits essentiels, simplificateurs certes, mais qui marquent l'orientation du sport de manière directe. Contre les vastes modèles synthétiques du XIX^e siècle (Comte, Hegel, Marx) qui auraient montré leur limite, l'attention doit désormais se tourner vers l'analyse, le soin du détail. En sport, cela se traduit par l'attention portée à la stratégie, la tactique, la décomposition extrême du geste ou du mouvement de l'athlète, la compatibilité pointilleuse des actions de jeu, les détails anatomiques ou physiologiques, etc.. C'est aujourd'hui le modèle de rigueur de la pensée scientifique, inductive ou déductive, qui prend le pas sur la simple recherche de l'émotion ou l'adaptation à un idéal moral plus ou moins lointain (*Santé, Force, Beauté*).

La rationalité analytique envahit l'ensemble des pratiques sportives, y compris celles qui semblent le moins devoir se prêter à ce qui ressemble fort à un hardi saucissonnage. Il suffit d'écouter les commentaires d'un match quelconque, de rugby par exemple, pour s'en convaincre. Il n'est plus question que de chiffres, de statistiques, de temps de possession de la balle, d'occupation du terrain, de poids respectif des packs, de performances antérieures de chacun des joueurs, de leur appartenance passée à tel ou tel club, de leurs blessures. Pour chaque sport un vocabulaire spécifique est requis. Le geste technique est roi. Loin des envolées lyriques d'un Roger Couderc ou des silences chargés d'émotion de Pierre Albaladejo, couple complémentaire de commentateurs dans les années soixante, il faut désormais « faire sérieux », c'est-à-dire aussi savant que possible dans la discipline dont on se doit d'exalter la haute technicité, à la limite incompréhensible au profane. Or le sérieux ne saurait désormais passer que par les chiffres, une langue spécifique précise et des commentaires documentés s'appuyant sur des recherches en biologie, physiologie, psychologie, sociologie, anatomie, etc. La tradition empiriste du fait et du détail, alliée au souci de la référence épistémologique pointilleuse l'emporte largement sur tout le reste.

La conséquence est importante. Les sports tendent à développer désormais leurs normes de manière interne. Activités de spécialiste, pratiqués par des acteurs spécialisés, commentés par de savants techniciens, souvent accompagnés par des consultants au palmarès éblouissant et destinés à de doctes spectateurs, les sports n'ont plus besoin de référence externe. Plus besoin, comme cela se fit en d'autres temps, d'invoquer la préparation au combat guerrier entre cités ou nations, le souci de la santé des hommes, le culte esthétique de la beauté ou celui, plus philosophique, de l'harmonie du corps et de l'esprit, comme le dit Platon dans les *Lois* (V, 728, d - e), qui accomplit cette *hexis* visant l'équilibre du corps, de l'âme et du Cosmos. Ces finalités anciennes, qui renvoient à des objectifs externes aux activités propres à chaque discipline, paraissent désormais obsolètes. Le haka des rugbymen

néo-zélandais, vestige symbolique de combats sans retour, n'est plus qu'un geste spectaculaire vidé de toute substance.

L'activité sportive se replie sur elle-même. Elle ne semble plus avoir besoin de chercher ailleurs de justificatif à son déploiement. La prouesse se suffit. Elle n'a plus d'autre référence qu'une autre prouesse désormais dépassée et destinée à se voir elle-même dépassée. L'exploit, fin en soi de l'activité sportive, ne vaut que comparé à d'autres exploits en interne. Le but pour l'athlète consiste à atteindre un record, à le conserver le plus longtemps possible, à le reconquérir au besoin lorsqu'il le perd. Rien de plus. Le sportif donne alors la curieuse impression de tourner à vide « sans porte ni fenêtre » sur le monde extérieur, sinon celui de l'argent, ultime critère « objectif », car mesurable, de sa valeur. Car si le sport secrète ses propres règles d'évaluation en interne, faute de garde-fou externe, autrement dit de référence philosophique précise, il produit aussi les principes de leur transgression. D'où le rôle de plus en plus clair que jouent les finances dans le monde du sport. Au football, le « mercato », pudique italianisme, prend plus de place que le jeu. Les scandales de tous ordres ont plus d'importance que les qualités intrinsèques de chaque sportif. Lorsque le sexe, l'argent, et le banditisme s'en mêlent, alors le sport a perdu tout contact avec ses racines éducatives et éthiques.

Coupé de ses finalités externes traditionnelles, le sport se retourne sur lui-même et n'est plus exemplaire que de ses propres dérives. Inutile de les citer ici puisque la presse se trouve contrainte d'en faire quotidiennement l'écho. Quant au célèbre *fair-play*, les divers épisodes de violence sur les stades, et alentour, montrent qu'il fut imposé au sport à son début. La morale aristocratique qu'il exprime, célébrée avec force par Coubertin, est celle de la classe sociale anglaise qui a accompagné sa naissance. Elle semble s'être évanouie avec le temps. Pour ce qui est de la paix entre les peuples qu'apporterait le sport, il suffit de voir les images des jeux olympiques de Berlin en pleine période nazie ou les combats idéologiques entre l'est et l'ouest durant la période de l'après-guerre pour se convaincre du contraire. Le sport n'apaise pas les conflits guerriers. Il sert à les exacerber. La violence qui s'est exprimée récemment entre supporters dans les stades, ainsi qu'entre athlètes, montre que, privé des finalités classiques qui en encadrent les pratiques (beauté, santé, courage maîtrisé, harmonie du corps et de l'esprit) le sport se perd dans des dérives qui vont à l'encontre de ses finalités éducatives premières. L'« *esprit sportif* » dont certains nous rebattent les oreilles à propos du non mois rebattu « *haut niveau* » produit alors le pire de ce que la prétendue « éducation sportive » peut proposer comme modèle aux jeunes.

La raison en est qu'en lui-même, il est moralement neutre. Il n'a aucune vertu éducative intrinsèque. Passant du rang de moyen en vue d'une finalité morale plus haute à celui de fin en soi, il sert le meilleur comme le pire. Il peut indifféremment viser à asservir l'individu ou à l'aider à s'épanouir. On peut même se demander si, laissé à lui-même, le sport ne favoriserait pas la délinquance. D'où la séparation souhaitée par de nombreux enseignants et les éducateurs entre pratiques sportives pures, autrement dit le sport tel que nous venons d'en tenter l'approche, et l'éducation physique qui vise l'épanouissement du corps, mais aussi de l'esprit.

III. L' EP, L' EPS, L'APS, L'APPN, L'USEP, UFOLEP, etc.

L'exploit, le record, la gloire qui font l'actualité ordinaire dans le domaine des sports individuels comme des sports collectifs – il suffit de lire l'*Équipe* ou le *Midi Olympique* pour s'en convaincre – ne constituent pas les fins de l'éducation physique telle qu'elle est pratiquée dans les écoles, les collèges ou les lycées. Les diverses dénominations qui permettent d'en souligner les spécificités montrent assez que ceux qui les encadrent ou les enseignent cherchent à se démarquer des pratiques sportives telles qu'elles ont évolué mondialement. Les

diverses activités que l'on appelait encore affectueusement entre écoliers, collégiens ou lycéens, *heures de gym* ou de *plein air* dans les années soixante, sont désignées de manière toute administrative et dans un souci de précision légitime : *Éducation Physique*, *Éducation Physique et Sportive*, *Activités Physiques et Sportives*, *Activités Physiques de Pleine Nature*, *Union Sportive de l'Enseignement du Premier Degré*, *Union française des Œuvres Laïques de l'Éducation Physique*. Que veut-on montrer en prenant tant de distance langagière avec le pur et simple sport ?

D'abord qu'il ne s'agit pas, dans le cadre de l'éducation officielle, de cultiver la performance à tout prix, de vaincre des records nationaux ou mondiaux, mais, dans un souci hygiéniste de santé publique, d'aider au développement global de la personne et à l'enrichissement du lien social. Dans les activités éducatives, c'est avant tout à soi-même qu'il convient de se mesurer, c'est soi qu'il faut tenter de dépasser. L'objectif de l'institution scolaire dans la globalité est clair : on est passé progressivement du « corps redressé » (Vigarello, 1978) de la pensée classique et de l'Ancien régime au « corps éduqué », maîtrisé dans un souci d'harmonie individuelle, d'insertion sociale et, depuis peu, de respect de la nature dans un univers de relativisation des normes. Il est alors clair que l'idéal purement sportif de compétition en vue d'établir des records au travers de performances toujours plus pointues, au risque de sacrifier les corps à long terme, et l'idéal éducatif d'épanouissement conjoint de l'âme et du corps, pour parler comme les Anciens, doivent être nettement distincts. Le second vise, à travers le corps, à réaliser un idéal philosophique d'équilibre entre l'individu, l'univers social qui est celui de son épanouissement et la nature dont l'importance est désormais soulignée avec force.

L'idée de record mondial, ou même national, le culte de la performance absolue ne font pas partie de l'éducation physique. Si les objectifs éducatifs de compétition réglée, tout comme celui de sens de l'effort personnel, d'apprentissage de respect des règles, de discipline ou l'idéal de dépassement de soi doivent être développés, cela reste dans le cadre strict du développement global de la personne. Ce qui a frappé de nombreux pédagogues, c'est que les pratiques sportives, proposées au départ pour permettre le développement du corps, finissent par se retourner contre ce dernier dont elles provoquent la destruction. En s'efforçant aveuglément d'atteindre au record ou de remporter une victoire quoi qu'il en coûte, au prix de tortures physiques qui minent le corps au lieu d'en permettre l'épanouissement, l'activité sportive finit par contredire ses intentions de départ.

Dans le domaine scolaire en revanche, chacun doit seulement tenter d'améliorer ses résultats en fonction de ses propres possibilités ou de ses résultats antérieurs. Il s'agit de contribuer par des exercices physiques à l'épanouissement global des individus. S'il reste des traces de compétitions dans les jeux proposés, surtout lorsque ceux-ci prennent la forme de compétitions réglées, il est clair qu'ils doivent servir au renforcement du lien social et non se mettre au service de la confrontation politique ou ethnique. La compétition en elle-même n'est pas une finalité de l'éducation physique et sportive. La recherche d'un record, si elle paraît pousser à la performance dans tel ou tel domaine particulier, favorise à l'excès la spécialisation de tel ou tel geste et finit par exagérer l'esprit de compétition au détriment de celui de coopération. Le courant purement sportif multiplie les apprentissages moteurs parcellaires, introduisant des limitations artificielles dans la motricité globale (Thibault, 1977). L'éducation physique propose à l'inverse l'éducation de la personne prise comme totalité adaptable à diverses situations personnelles, interhumaines, sociales. Cette formation est adaptée, non à quelque objectif absolu chiffré, ou à quelque geste mécaniquement déterminé, mais aux besoins et aux capacités individuelles de chaque élève et à leur épanouissement global au sein de la société et de la nature.

Ainsi, à l'opposé du sport tel qu'il apparaît au plus haut niveau, l'éducation physique participe de l'équilibre général de la personne. L'USEP ou le sport universitaire lui-même qui

défendent les pratiques sportives, invitent avant tout l'élève ou l'étudiant à apprendre à se maîtriser lors des compétitions et à combiner dans le rapport aux autres la concurrence et la complémentarité, l'esprit de compétition et de bienveillance. Ici, il ne s'agit pas seulement de gagner, mais de maîtriser ses gestes, de savoir s'arrêter, de se dominer, de gérer ses efforts, de mesurer ses capacités, de contrôler ses paroles et ses comportements ; éventuellement, d'expérimenter des modes de relations de partenariat ou de compétition.

Loin de calquer ses objectifs sur ceux des pratiques fédérales, l'emploi de l'adjectif « sportif », accolé au substantif « éducation » dans l'expression « Éducation Physique et Sportive », montre que cette dernière a pour mission d'ouvrir les élèves ou les étudiants à des activités physiques réfléchies sur le monde du sport en regardant au-delà de la seule performance. Mais aussi sur le monde tout court. L'« *impératif de reliance* » dont parle Edgar Morin incite l'individu à élargir son horizon et à se confronter à la « complexité du monde » (Morin 2000). La pratique purement sportive reste en revanche simplificatrice à outrance : imitation gestuelle, stéréotypes comportementaux, tactiques habituelles répétitives, stratégies étouffantes, etc. Quand elle ne sombre pas dans le délit : régimes médicalisés obligatoires, suivis psychologiques à la limite de la manipulation mentale, préparations chimiques dangereuses (Brohm, 1981). Outre la violence et les abus qu'elle génère, la méthodologie utilisée dans les apprentissages sportifs l'est souvent de manière outrancièrement répétitive. On a pu parler de robotisation des athlètes, tous « produits » sur un même modèle physique. De plus, l'esprit de compétition qui anime le monde du sport entraîne une discrimination très éloignée de l'exigence d'intégration sociale de l'EPS (Caillat, 1989). La logique qui domine le sport est désormais claquée sur la logique « entrepreneuriale », celle du monde des affaires et de l'entreprise. D'où l'autocensure relative des médias à propos des trois dérives qui la dominent désormais : l'usage de substances illicites, les débordements de violence et les dérives mafieuses liées à l'argent. Les interactions entre sponsors sportifs, groupes de presse et supports financiers ne sont plus à démontrer désormais. Celle de l'école a encore le mérite de conserver, à l'horizon de ses diverses pratiques, un idéal d'équilibre humain qui repose sur une philosophie de la santé. Toute la question est alors de savoir si ce que nous sommes se réduit aux résultats chiffrés de nos records et de nos gains ou si l'éducation sportive ne doit pas viser un modèle humain plus global où le corps, l'esprit, les sentiments, la mœurs trouvent conjointement un terrain d'expression harmonieux.

Sur ces divers points, les préconisations de l'institution scolaire ont le mérite d'être claires. Elles se méfient du sport tel qu'il ressort des pratiques sociales courantes immédiatement perceptibles sur les stades, acteurs et spectateurs confondus. Elles proposent de voir dans l'éducation physique, y compris dans les rencontres de l'USEP, au-delà des performances, des records, des victoires, des palmarès, ce qui importe véritablement : la maîtrise de soi dans la solidarité aux autres sans quoi l'humanité se perd dans l'insignifiance.

.
. .

Il n'y a pas lieu de s'étonner alors que les pratiques du corps se trouvent aujourd'hui tiraillées entre deux exigences morales et politiques à la limite de la contradiction. Sport de pure performance en terme de records, ou sport recadré dans le champ éducatif, dans l'un et l'autre cas, le corps reste bien le support de l'action, mais il l'est d'une manière différente et dans un contexte différent. On peut constater à ce propos une double évolution des exigences sociales et politiques du public.

D'un côté, on ne peut que constater une demande sociale croissante de compétition de haut niveau, de spectacle, de confrontation. Tout le monde semble désirer, acteurs

économiques compris, ne rien perdre du sport mondialisé. Ici, la célèbre formule : *Citius, Altius, Fortius* devient l'expression d'un insatiable désir agonistique de performance, le sport spectacle d'un nouveau culte quasi religieux. Le public se tourne vers quelque chose qui s'apparente aux jeux anciens du cirque. Il lui faut des records sans cesse dépassés, des victoires arrachées dans la douleur, des performances éblouissantes, des compétitions toujours plus spectaculaires, avec ses victimes et ses héros. Qu'ils soient amateurs ou professionnels, les athlètes ne jouent pas, ils travaillent, et même très dur, pour figurer sur une feuille de match ou une feuille de paye aussi aléatoires l'une que l'autre. On est dans l'économie du sport-spectacle mondialisé.

De l'autre, il subsiste une demande différente, sociale et politique elle aussi, celle qui voit dans l'éducation physique et sportive un moyen de répondre à une urgence de santé globale, de responsabilisation morale et surtout d'intégration interhumaine. À ce propos, l'éducation physique vise principalement à contribuer à la socialisation des personnes en leur faisant percevoir, au-delà de l'emprise des groupes qui tendent à les conduire à se replier sur eux-mêmes, qu'il existe une vision plus haute de l'humanité, celle qui vise à découvrir à travers le sport l'universalité de la condition humaine dans le plaisir du jeu. Encore faut-il que le sport scolaire et universitaire conserve cette dimension ludique capable de le tenir éloigné des trois fléaux qui en menacent la vertu pédagogique : la violence, de dopage et la corruption financière.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ATTALI Michel et SAINT-MARTIN Jean (2009), *L'Éducation physique de 1945 à nos jours*, Paris, Armand Colin.
- BROHM Jean-marie (1981), *Le Tyrannie sportive. Théorie d'un opium du peuple*, Paris, Beauchesne.
- CAILLAT Michel (1989), *L'Idéologie du sport en France depuis 1880 (race, guerre et religion)*, Paris, Éditions de la Passion.
- CAILLOIS Roger (1967), *Les Jeux et les hommes*, Paris, Gallimard.
- DURKHEIM. Émile (1977), *Éducation et sociologie*, Paris, P. U. F.
- GRIMAL, Pierre (1960), *La Civilisation romaine*, Paris, Arthaud.
- HEIMERMANN Benoît (1978), *La Fin de jeux Olympiques*, Paris, Garnier.
- HUIZINGA Johan (1951), *Homo ludens*, Paris, Gallimard. (1^{re} éd. néerlandaise, 1919).
- KOYRÉ Alexandre (1962), *Du Monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, (1^{re} éd. américaine, Baltimore, John Hopkins Press, 1957).
- MORIN, Edgar (2000), *Les Sept savoirs pour une éducation du futur*, Paris, Le Seuil.
- POUSSE Michel (2001), *Rugby, les enjeux de la métamorphose*, Paris, L'Harmattan.
- THIBAUT Jacques (1977), *Les Aventures du corps dans la pédagogie française*, Paris, Vrin.
- THUILLIER Jean- Paul (1985), *Les Jeux athlétiques dans la civilisation étrusque*, École française de Rome, 1985.
- ULMANN Jacques (1977), *De la Gymnastique aux sports modernes*, Paris, Vrin.
- ULMANN Jacques (1993), *Corps et civilisation*, Paris, Vrin.
- VIGARELLO Georges (1978), *Le Corps redressé*, Paris, Jean-Pierre Delarge.